

↳ Dessin de Kazanevsky,
Ukraine.

—Telex Budapest

Je sortais chaque jour pour voir quel drapeau flottait dehors. Au bout du compte, le nôtre l'a emporté." Natalija, retraitée, montre avec satisfaction l'oriflamme ukrainien fendant l'air au sommet du palais régional. En 2014, la ville d'un million et demi d'habitants faillit devenir une troisième république séparatiste prorusse aux côtés de celles de Donetsk et de Louhansk. Ce samedi 5 février, une manifestation balaie définitivement cette conception superficielle selon laquelle la russophonie et la Russie iraient de pair. "Kharkiv est à l'Ukraine", clament des inscriptions, des pancartes et des banderoles féroce-ment anti-Poutine tenues par des manifestants certes ukrainiens, mais dont nombre d'entre eux communiquent en langue russe.

Accent paysan. Pourtant, au premier abord, Kharkiv semblait vouée au même destin que Donetsk et Louhansk. La deuxième ville d'Ukraine, puissamment russophone, se trouve à quarante kilomètres de la frontière russe. Le Parti des régions de Viktor Ianoukovitch, l'ancien président prorusse en exil, chassé par la révolte de Maidan, dirigea Kharkiv pendant quinze ans. Les manifestations prorusses et pro-Kiev se déroulèrent parallèlement dans la ville. Le 8 avril 2014, la république populaire prorusse autoproclamée de Kharkiv s'effondra lorsque les forces spéciales ukrainiennes reprirent le contrôle du palais régional, où elles accrochèrent le drapeau bleu et jaune.

"Gamins, nous méprisons la langue ukrainienne. On se moquait copieusement des gars débarquant des villages et de leur accent paysan", témoigne Igor Louganski, professeur de 58 ans, pendant une récréation. "J'essaie de basculer vers l'ukrainien depuis 2014. Le sang ukrainien de ma grand-mère nous a probablement menés ici et nous avons des débats enflammés avec mon paternel. Le vieux, Dieu le protège, ne croyait pas à l'Ukraine", dit en souriant ce grand gaillard



REPORTAGE

"Pour moi, toute cette histoire ne tourne pas qu'autour de Poutine et du Kremlin. Nous sommes différents par rapport aux Russes", assène Igor. "Les Anglais partis aux États-Unis se sont aussi battus pour leur indépendance contre les Britanniques", souligne un camarade pour légitimer la contradiction avec la russophonie de Kharkiv. "Je connaissais le fils aîné de Ianoukovitch, on se parlait souvent", explique Mikhaïl, qui a développé des liens en tant qu'entraîneur de boxe et pilote automobile amateur avec

le fils de l'ex-président. "En 2013 déjà, je lui disais qu'ils abusent et allaient se faire dégager. Il ne m'a pas cru, alors que ça vaut parfois la peine d'écouter le peuple."

Si Kharkiv ne semble pas prête à devenir une république séparatiste prorusse, la ville reste quand même à 40 kilomètres de la Russie. Ces dernières années et semaines, les mouvements des troupes russes et les revendications du Kremlin face à l'Occident – refus que l'Ukraine rejoigne l'Otan et l'UE – ont plus intensément échauffé les esprits qu'à l'ouest du pays. "Nous sommes menacés depuis 2014, mais beaucoup réalisent seulement maintenant que le danger est

"Je n'ai jamais servi dans l'armée, mais si les Russes se pointent, je prends une arme."

Oleksandr Horbatenko,
DE LA DÉFENSE TERRITORIALE

réel. Au moins, ils se sont réveillés après huit années de guerre", dit Oleksandr Horbatenko, régulièrement contacté pour former des civils via la section locale de la défense territoriale qu'il dirige.

Selon lui, la tension actuelle sert au moins à mobiliser les locaux. Néanmoins, il ne compte pas sur une attaque immédiate de Moscou. "À mon humble avis, Poutine n'a pas encore décidé s'il souhaite attaquer ou non. Il regarde plutôt la réaction ukrainienne, celle des Occidentaux, et joue avec les limites. Poutine utilise la situation comme une base de négociation, histoire d'échanger son retrait contre l'abrogation d'éventuelles sanctions planifiées."

Le quadragénaire poursuit :

Mais si les Russes se pointent, je prends une arme et je défendrai Kharkiv. En 2013, je ne pensais pas que tout ça pourrait se produire et que j'en parlerais avec vous aujourd'hui. Nous avions une relation amicale avec les Russes. La traversée de la petite frontière avait même été simplifiée pour rejoindre Belgorod", se souvient Oleksandr Horbatenko, dont la langue principale était le russe. "Ça ne veut rien dire. En 2011, il était clair pour ma femme comme pour moi que nous aurions un mariage ukrainien", lâche-t-il.

Selon Horbatenko, le renforcement de l'ukrainien comme langue d'État est légitime, mais il ne doit pas mettre en péril la pratique libre du russe au quotidien. Pour lui, les exigences linguistiques de Kiev – critiquées par le gouvernement hongrois, qui estime que l'Ukraine annihile l'enseignement du magyar dans la région de Transcarpatie – ont leur place dans l'éducation. Mais l'exécutif ukrainien n'aurait

"La propagande tourne à plein, jurant que la république autonome de Donetsk est formidable."

Pavel, EX-CHEMINOT DE
DONETSK DÉPLACÉ À KHARKIV

pas dû faire de ce sujet une priorité afin d'éviter que la Russie ne s'en empare, même si Moscou aurait instrumentalisé la question de toute façon, considère Horbatenko. "Seul le Kremlin pense que là où l'on parle russe, c'est la Russie. Or ils se trompent", dénonce Oleksandr.

En ville, les inscriptions en ukrainien dominant, mais le russe est présent dans de nombreux magasins, salons de beauté et cafés. "Je n'ai jamais eu de réticence à apprendre quelque chose en ukrainien et ça n'embêtait non plus personne à l'université. Seule ma grand-mère se plaint. D'ailleurs, elle se sentirait mieux en Russie", raconte Alexandra, 22 ans. "Dans notre famille, il n'en est pas question. Peut-être parce que nous avons vécu les combats à Sloviansk", ajoute une camarade de classe. La ville est restée sous pavillon ukrainien au prix d'importantes confrontations, mais continue d'essayer des tirs malgré le ces-

« Kharkiv, la ville dans laquelle je vivais n'existe plus »

Le sociologue Denys Kozbin décrit la deuxième ville d'Ukraine, pilonnée par les bombardements, « presque en ruine »

ENTRETIEN

La deuxième ville d'Ukraine, Kharkiv (est), à majorité russe, est la cible d'intenses bombardements depuis plusieurs jours. Denys Kozbin est un sociologue reconnu de cette métropole, située à 40 kilomètres de la Russie. Dans une interview accordée par téléphone au *Monde* dimanche 6 mars, cet homme érudit et pondéré, aujourd'hui réfugié dans le sous-sol d'une vieille maison, décrit la métamorphose de sa ville depuis le début de l'invasion russe, le 24 février.

A quoi ressemble Kharkiv aujourd'hui ?

C'est une horreur. La ville continue d'être systématiquement détruite. Les zones résidentielles où vivent des centaines de milliers de personnes sont constamment bombardées. Ce matin, un missile Grad a frappé des civils qui faisaient la queue pour acheter de la nourriture. Je n'arrive pas à croire que ça se produise ici. Le centre-ville est presque en ruine, mais les Russes continuent leurs bombardements. Au moment où je vous parle, leurs avions ont frappé le bâtiment du procureur et la tour de télévision. Beaucoup de nos bâtiments patrimoniaux, construits il y a plus de cent ans et qui avaient survécu aux bombes nazies dans les années 1940, n'existent plus. Personne ne s'attendait à ce qu'on en arrive à une destruction ouverte et systématique de la ville comme l'ont été Stalingrad [en URSS] ou Alep [en Syrie]. Les gens ne peuvent pas quitter leurs abris pour acheter du pain en sécurité et ne peuvent plus dormir.

Comment réagissent les prorusses ?

Tant de gens sont choqués. Ils n'arrivent à croire ce qui se passe. Pour eux, les actions de Poutine relèvent de la folie, ils n'en voient pas la logique. Ils appellent leurs proches en Russie, qui leur répètent ce que dit la propagande russe : « Les Ukrainiens s'entre-tuent entre eux : des nazis tuent des nazis. » Pour les personnes âgées qui ont connu l'URSS et ont cru aux récits sur la « fraternité des nations », c'est particulièrement douloureux. De nombreux citoyens de Kharkiv sont eux-mêmes arrivés de Russie à l'époque soviétique. Aujourd'hui, ils se sentent très mal. Pour eux, en fait, c'est non seulement la destruction de Kharkiv, mais aussi de tout leur monde.

L'annexion de la Crimée par Moscou en 2014 et les huit ans de guerre dans le Donbass ont forgé l'unité nationale. L'invasion russe renforce-t-elle encore ce phénomène ?

De nombreux habitants de Kharkiv qui ont essayé de ne pas s'impliquer dans la guerre du Donbass cherchent aujourd'hui à s'engager dans l'armée ou la défense territoriale. Beaucoup soutiennent les soldats, que ce soit avec de l'aide matérielle ou des mots encourageants. C'est paradoxal, mais ce que fait Poutine a rendu les habitants de Kharkiv beaucoup plus pro-ukrainiens qu'ils ne l'étaient auparavant.

Avant l'invasion russe, vous expliquiez que beaucoup de gens continuaient à faire des affaires avec la Russie malgré la guerre dans le Donbass. Cela a-t-il changé aujourd'hui ?

A l'heure actuelle, toutes les connexions avec la Russie sont interrompues. C'est une véritable guerre, dans le style de la seconde guerre mondiale.

Un habitant de Kharkiv sur cinq a des liens familiaux ou amicaux en Russie, toute proche. Quel effet l'offensive a-t-elle sur ces relations ?

De nombreux habitants sont très déçus par la faible réaction de leurs proches en Russie. Ils sont dans l'impossibilité de leur expliquer toute l'horreur de la situation, car ils se heurtent à des discours nourris par la propagande russe ou à l'ignorance totale des événements à Kharkiv.

Vladimir Poutine a justifié l'offensive en affirmant vouloir « dénazifier » l'Ukraine. Quel regard portez-vous sur ce discours aujourd'hui ?

Jusqu'ici, ces discours sur la « dénazification » de l'Ukraine ont toujours ressemblé à une blague stupide ou un délire paranoïaque. Mais aujourd'hui, ils commencent à « résoudre la question ukrainienne » dans le pur style nazi, tout en osant blâmer les Ukrainiens.

Que détruit Vladimir Poutine en bombardant à Kharkiv ?

Poutine et ses fidèles ont toujours eu l'illusion que Kharkiv était une « ville russe ». Aujourd'hui, il montre sa déception en essayant de l'éradiquer. Être russe ou disparaître, voilà sa recette pour Kharkiv et ses habitants.

(...)